



Les romans de Rawi Hage ont la froideur et la dureté du métal et on les manie avec prudence, comme des revolvers chargés.

LIVRES

Son roman précédent, *Parfum de poussière*, acclamé internationalement, se déroulait dans les rues d'un Beyrouth profondément divisé par la guerre et la corruption. Dans *Le Cafard*, qui vient d'être traduit en français chez Alto, Rawi Hage a transporté la violence intérieure de ses personnages dans le décor figé de Montréal sous la neige, dans le froid et parmi les cafards qui accompagnent son narrateur dans ses allers-retours dans la folie.

CAROLINE MONTPETIT

On a évoqué *La Métamorphose*, de Kafka, pour parler de ce roman où le narrateur se transforme périodiquement en cafard géant. Mais Rawi Hage réfute cette influence. Dans la genèse de son dernier roman, il parle plutôt de Schéhérazade, cette femme qui racontait les histoires des mille et une nuits à son mari pour éviter de se faire couper la tête, et aussi du roman *La Faim*, de l'écrivain norvégien Knut Hamsun, qui raconte l'histoire d'un jeune homme pauvre tenaillé par la faim et le froid, dans la ville nordique d'Oslo, au XIX^e siècle.

Le Cafard, pour sa part, se passe au XXI^e siècle, à Montréal, où un narrateur fauché, en proie à des hallucinations passagères, sorti de l'hôpital psychiatrique après une tentative de suicide, poursuit des rencontres hebdomadaires avec une psychologue qui tente de lui faire parler de sa souffrance et de sa vie.

«Il y a cette tension entre le héros, disons, et la psychologue. Il y a cette exigence à se confesser, elle le pousse à se confesser, à parler, dit Rawi Hage, en entrevue dans un café du Mile End. Il y a un décalage entre eux deux. Lui, il est plus réservé, alors que, pour elle, c'est essentiel qu'il se confesse. Je crois que c'est Foucault qui a dit que ces thérapies, c'est une extension de l'acte de confession dans la religion chrétienne, peut-être plutôt catholique. Pour lui, venant d'une autre culture, se confesser, c'est avouer qu'il est coupable. Mais, en même temps, il sait que, s'il ne parle pas, [...] il se peut qu'elle le renvoie à l'hôpital psychiatrique. Alors, il devient une espèce de Schéhérazade qui fait des récits, qui raconte. On ne sait pas si les histoires qu'il raconte sont vraies ou pas. Parce que raconter, cela devient un acte de survie.»

Les secrets que le narrateur dévoile, les uns après les autres, sont d'abord liés à son pays d'origine, qui pourrait bien être le Liban, pays d'origine de Rawi Hage, qu'il a quitté pour s'établir à New York, puis à Montréal. Au cœur de ces souvenirs, on sent une violence, dure et froide, mais aussi chargée de culpabilité et de regrets. Le narrateur a d'ailleurs aussi des choses à cacher à Montréal, lui qui se glisse dans les appartements de différentes personnes avec l'aisance d'un cafard, pour y voler quelques biens, sentir les draps, y casser la croûte.

Les cafards, Rawi Hage les déteste. En entrevue, il admet même qu'*ils le terrifient*. Mais ces cafards sont en même temps extraordinairement résilients. Ces bêtes basses sur pattes ne sont-elles pas apparues sur terre il y a 400 millions d'années?

Pour le narrateur, le fait de se glisser dans les appartements des autres à leur insu, notamment dans celui de sa psychologue, est une façon de s'approprier une certaine intimité, lui qui n'arrive pas à en vivre dans sa vie quotidienne.

Car *Le Cafard* est aussi un livre sur le choc des cultures. Celui des immigrants qui transportent en eux les drames de leur pays natal, sans toujours pouvoir les partager avec la communauté d'accueil. En entrevue, Rawi Hage se demande d'ailleurs jusqu'à quel point cette psychologue, qui n'a manifestement jamais connu la violence et la guerre, peut arriver à le soulager, lui, le Cafard, de sa souffrance et de son passé.

«Vous n'êtes pas pacifiste, je présume?», demande la psychologue au Cafard.

— «Le pacifisme est un luxe.»

— «Vous pouvez m'en dire plus?»

— «Non, je ne peux pas. Bon, d'accord. Je veux dire que, pour être pacifiste, il faut avoir les moyens. Être riche ou sans inquiétude, comme vous. Vous pouvez vous permettre d'être pacifiste parce que vous avez un emploi, une jolie maison, un grand écran de télé, un frigo bourré de jambon et de fromage, un amoureux qui vous emmène en villégiature au soleil.»

La violence, la corruption, les armes et la guerre sont au cœur des romans de Rawi Hage. Dans la blancheur de l'hiver montréalais, cette réalité est diffuse, moins franche que dans les rues de Beyrouth, par exemple, mais néanmoins présente, possible, partout. «Combien de fois m'avait-il dit: seuls les

paranos survivent, mon ami», écrit-il.

Comme des revolvers chargés

«[Le Canada] est un pays pacifiste à l'intérieur. La violence est exportée quelque part d'autre. Cela se passe quelque part d'autre», dit Rawi Hage en entrevue. Lors de la parution de son premier roman, qui lui a notamment valu le prestigieux prix IMPAC Dublin, Rawi Hage avait annoncé qu'il travaillait sur un livre portant sur le commerce des armes à Montréal. Finalement, le sujet est traité en filigrane du *Cafard*. Entre autres par le biais des commentaires de ce chauffeur de taxi, qui relève que ce pays de démocratie (le Canada) qui accueille les immigrants contribue aux guerres ou à la misère dans leurs pays d'origine, en vendant des armes entre autres.

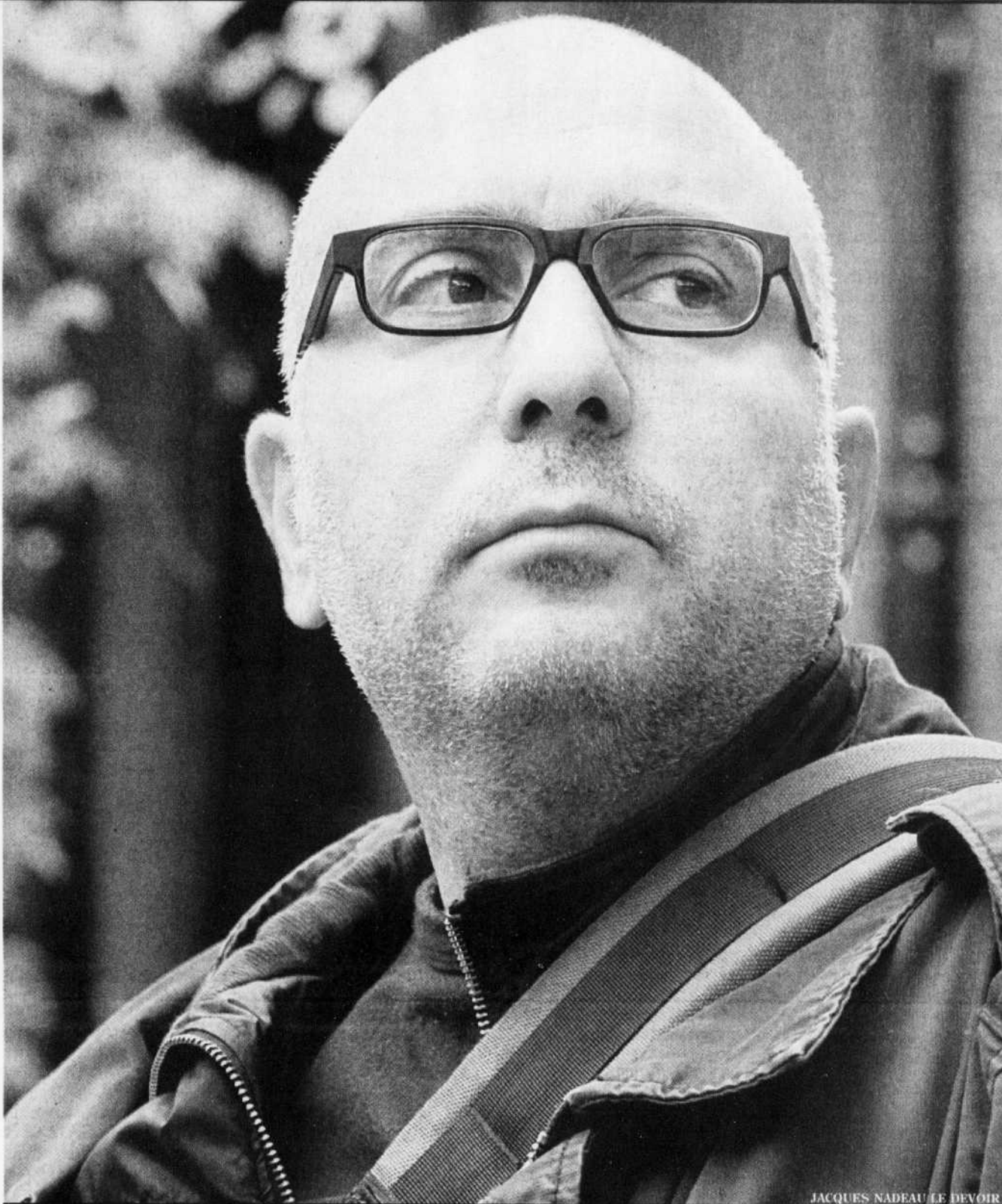
«Je crois qu'en littérature on n'a pas à expliquer beaucoup, on n'a pas à donner beaucoup de détails pour faire présenter notre idée ou notre idéologie politique, cela peut être fait en une ligne. Cela peut être très bref», dit Hage en entrevue.

Le Cafard met entre autres en scène un échange de contrat de vente d'armes entre un entrepreneur canadien et un représentant du gouvernement iranien.

«Cela pourrait être actuel, dit-il encore, parce qu'il y a une grande industrie d'armes à Montréal. On produit beaucoup d'armes, il y a des compagnies qui font de la recherche sur l'armement.»

En fait, les romans de Rawi Hage ont la froideur et la dureté du métal et on les manie avec

VOIR PAGE F 2: CAFARD



JACQUES NADEAU/LE DEVOIR

Rawi Hage Survivre à son passé

«Le drame de mes personnages, c'est de ne pas arriver à se soulager de leur passé»

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

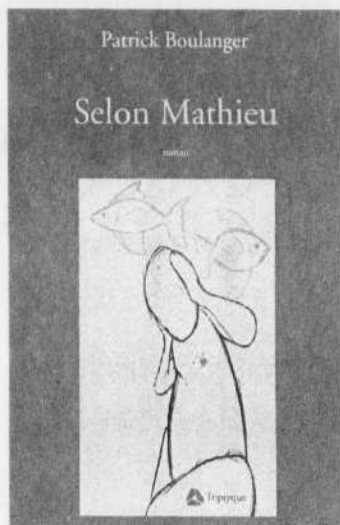
Tatouages au cœur

Chronique d'une famille pas tout à fait ordinaire, *Selon Mathieu*, de Patrick Boulanger, est un récit émouvant et spirituel, dans les deux sens du terme

SUZANNE GIGUÈRE

«*Il est surtout un peintre de cœurs; ce que je veux dire, c'est qu'il peut nous peindre le cœur en rouge, en bleu, en jaune, en blanc ou même en noir; à lui seul, il fait rire ou chialer toute la famille, il nous rend heureux et nous fait peur d'un seul coup. Avec papa, les grosses colères et les grandes joies peuvent arriver vite...*» Avec une sorte de gravité légère, le petit Mathieu, du haut de ses sept ans, nous raconte le très fort lien d'amour qui l'unit à son père. Chronique d'une famille pas tout à fait ordinaire, *Selon Mathieu* est un récit émouvant et spirituel, dans les deux sens du terme. On sourit aux facéties du gamin, pendant que le désarroi du père au tempérament violent nous étirent.

C'est l'été. La saison des rires, des amusements et des plaisirs quotidiens: les visites au musée où Mathieu et ses trois frères découvrent Le Caravage (Le Caravage) et Botero «*qui peint des gros monsieurs et des grosses dames*», la symphonie de Chouvert... Le soir venu, le père raconte des histoires cocasses «*des fées qui voyagent dans des bouteilles, des monstres qui adorent le jus de citrouille, des fourmis fortes comme des tracteurs, des chiens qui ne parlent pas parce qu'ils ont donné leur langue aux chats, le monsieur qui fait le tour du monde avec son oursin*»). Plus inquiétantes sont celles lues par la mère, tirées de «*La Bible imagée*». Les jeux dans le sable et les baignades, le pain doré avec des fraises, des bleuets, de la petite neige sucrée et des étoiles



de carambole, les querelles, les scènes sanglantes (la roche lancée par le petit frère, «*le casseur de crâne*»): l'esprit de l'enfance abordé avec plein d'humour et de sensibilité.

De la lumière à l'ombre

Bientôt, le récit passe de la lumière à l'ombre. Les enfants font du bruit avec leurs instruments de musique pour couvrir les disputes de leurs parents: «*Ça nous place un peu sur la pointe des fesses, parce qu'on ne sait jamais quand l'orage papa va craquer*». En contrepoint, en italique, le père se livre à un monologue intérieur. Il raconte comment, ivre de colère et d'exaspération, il a serré les bras de ses fils et comment les marques de ses doigts sur leurs bras l'ont effrayé. La peur de commettre l'irréparable le hante, les tatouages de la violence laissés dans la mémoire de ses enfants l'angoissent. La nuit, il peint des tableaux clairs-obscur, espérant trouver dans son art une

sorte de rédemption. Égaré dans ses brouillards émotifs, il quitte la maison familiale. Le petit Mathieu s'adresse alors à Dieu comme à un copain, avec des mots d'injure et d'amour. On pense bien sûr au bouleversant *Oscar et la dame en rose*, d'Eric-Emmanuel Schmitt.

Avec l'art des formules heureuses qu'on lui connaît, Schmitt disait un jour qu'il croyait «*au rôle fracturant de l'émotion*». Tout l'art de Patrick Boulanger consiste justement à émouvoir le lecteur et, en même temps, à l'inciter à réfléchir.

Un roman délicat et sensible

Cela donne un roman délicat, sensible, doux-amer, porté par une langue fragile, mélange de mots pesés et de silences choisis, parsemé de petites formules moqueuses et tendres qui départagent le récit entre gravité et légèreté. Grâce à cet équilibre, le romancier réussit là où bien d'autres n'osent même pas s'aventurer. En donnant une dimension poétique à son récit, l'enfance devient plus grande que la réalité: «*J'ai hâte que le matin arrive, la nuit est trop longue. On dirait que quelqu'un a oublié de lever le soleil*». Le charme opère à tout coup.

Selon Mathieu est le deuxième roman de cet auteur dans la jeune trentaine, qui est également poète.

Collaboratrice du Devoir

SELON MATHIEU

Patrick Boulanger
Éditions Triptyque
Montréal, 2009, 132 pages

LITTÉRATURE ALLEMANDE

Les lois de l'attraction

CHRISTIAN DESMEULES

Difficile, peut-être, de résumer le colossal malentendu consenti qu'on appelle «*amour*» avec plus d'impact que ne l'a fait Lacan. «*L'Amour*, écrivait-il, *c'est vouloir donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas*». Cette formule, qu'on pourra méditer longtemps dans tous les sens, Iris Hanika, écrivaine allemande née en 1962, auteure notamment d'un essai (tiens, tiens) sur la psychanalyse lacanienne, semble l'avoir prise comme point de départ pour *Une fois deux*. Son roman est l'encéphalogramme, le récit presque clinique, d'un événement en apparence banal mais qui relève pourtant d'une sorte de miracle inespéré: la rencontre amoureuse foudroyante entre un homme et une femme.

Thomas et Senta sont deux célibataires berlinois qui ont déjà franchi le seuil de la quarantaine. «*Ce qui vient de se produire, c'est une fissure dans la vie ou un accroc dans le temps ou encore une rupture dans le monde, quoi qu'il en soit. Il y a sûrement une philosophie pour ça. Mais peu importe*».

Ce qu'il importe vraiment de savoir, c'est que lui, avec ses taches de rousseur, son strabisme et ses bras trop longs, travaille dans l'informatique et recherche d'habitude, chez une femme, ce qu'il appelle la «*moyenne absolue*». Et aussi qu'à son âge, il n'a encore jamais dit vraiment «*Je t'aime*», «*même s'il lui était arrivé une ou deux fois de le penser*». Tandis qu'elle, au contraire, très belle fille au tempérament passionné qui collectionne les échecs amoureux, écoute ses journées à faire de la figuration dans une galerie d'art privée.

Il ressemble à l'homme de sa vie. Elle est fascinée par «*les étoiles vert pâle*» de ses yeux, tandis qu'il éprouve instantanément pour elle, visant souvent un peu plus bas que le visage, un désir «*prodigieux*». Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants? Pas si vite. Aragon: «*Il n'y a pas d'amour heureux / Mais c'est notre amour à tous les deux*».

Une fois passés les premiers jours de flottement et de stupéfaction devant cette «*irruption du rêve dans la réalité*», les premiers doutes s'installent vite entre Thomas et Senta. Cache-t-il un cadavre dans son placard? Est-elle snob, obsédée sexuelle, mania-co-dépressive? La suite ressemble à une ronde de montagnes russes sentimentales, ponctuée par les malentendus, l'incommunicabilité, les monologues intérieurs, les attermoissements de l'infiniment petit. Un état d'urgence que seule la fusion de leurs deux corps parvient réellement à calmer.

Avec ce thriller romantique à la fois grave et léger, Iris Hanika nous fait pénétrer, au moyen d'une narration imaginative, dans la conscience affolée de ses personnages pour nous concocter avec un certain brio une histoire de magnétisme qui ne s'expliquerait pas autrement. Pas vraiment.

Collaborateur du Devoir

UNE FOIS DEUX

Iris Hanika
Traduit de l'allemand
par Claire Buchbinder
Les Allusifs
Montréal, 2009, 288 pages

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

Les mystères de Barcelone

CHRISTIAN DESMEULES

Quiconque se promenait dans les rues de Madrid ou de Barcelone au printemps 2008 ne pouvait ignorer très longtemps le phénomène. Partout des piles de livres menaçantes, monumentales, des présentoirs obèses, des photographies grandeur nature de l'auteur. Un raz-de-marée littéraire sans précédent.

Après l'immense succès mérité de *L'Ombre du vent* (vendu à dix millions d'exemplaires dans le monde, le livre a notamment remporté l'un des deux Prix des libraires du Québec en 2005), l'éditeur espagnol de Carlos Ruiz Zafón n'y était pas allé de main morte: profitant de façon exceptionnelle d'un tirage initial d'un million d'exemplaires, *El Juego del Ángel* devait faire mieux ou aussi bien.

Par bonheur, sans doute, pour tous ces lecteurs de Zafón, c'est un univers qui leur est déjà familier qu'exploite *Le Jeu de l'ange*, un thriller fantastique qui, comme *L'Ombre du vent* avant lui, mêle Alexandre Dumas, Dickens, Eugène Sue et Guillermo Del Toro dans une Barcelone remplie de passages secrets, de villas gothiques, de librairies pleines d'âme, de venelles et d'escaliers qui ne mènent nulle part. Étrangement grise, «*gaudiesque*» et prise en étau par une espèce de brouillard permanent, la capitale catalane est encore une fois l'un des principaux personnages de Zafón, qui a lui-même grandi dans la «*ville des prodiges*», où il est né en 1964, directement à

l'ombre de la Sagrada Família.

Le héros du *Jeu de l'ange*, David Martín, est un jeune journaliste et écrivain, auteur de *La Ville des maudits*, une série de romans-feuilletons écrits sous pseudonyme et publiés tous les mois par une paire d'éditeurs minables, Laurel et Hardy de l'escroquerie auxquels il s'est lié par un contrat plutôt confortable sur le plan financier, mais qui le contraignent pour ainsi dire à l'esclavage pour les dix prochaines années.

Seul au monde depuis l'assassinat de son père (il n'a jamais connu sa mère), amoureux transi de la belle Cristina, la fille du chauffeur de Vidal, son mentor et grand ami que la jeune femme lui préfère, l'écrivain n'a publié qu'un seul roman sous son véritable nom, malheureusement ignoré ou dédaigné par la critique.

Au milieu des années 1920, contacté par un mystérieux éditeur parisien du nom d'Andreas Corelli qui lui fait une offre qui ne se refuse pas, après des années de galère et une tumeur cérébrale qui lui fait craindre le pire — on pourra y voir une métaphore de la peine d'amour inconsolable —, David décide de jouer son destin «*à la roulette russe de la littérature*».

Cet homme sorti de nulle part lui demande, en échange d'une forte somme et d'une guérison instantanée de la maladie qui le frappe, de créer pour lui... une religion. Rien de moins. C'est-à-dire, comme il présente lui-même les choses à David, de «*donner à boire à ceux qui ont soif*», d'instrumentaliser la peur et le besoin de violence qui sont en

germe au fond de la plupart des hommes et des femmes. C'est la version Zafón du pacte faustien.

De plus en plus mal à l'aise avec cette commande hors de l'ordinaire, regrettant d'avoir vendu son âme, David prend la décision d'abandonner le travail. Il enfouit au fond d'une malle ce «*manuscrit des ténèbres*» et entreprend sa propre enquête sur la nature véritable de son étrange commanditaire. Rapidement, les mystères vont s'accumuler, les rebondissements succèdent aux menaces, tandis qu'un terrible engrenage se dévoile, plongeant David Martín au cœur d'une histoire comme celle qu'il imaginait dans ses romans-feuilletons.

Habile à tirer les ficelles de son théâtre d'ombres, toujours aussi peu subtil lorsqu'il dégaîne tout l'arsenal du romancier populaire pour entraîner le lecteur captif dans ses agréables délires rocambolesques, Carlos Ruiz Zafón, longtemps scénariste à Hollywood, redonne vie pour l'occasion à certains des personnages et des décors de *L'Ombre du vent*.

Un roman foisonnant, mais sans grandes surprises — il faut l'avouer —, qui saura assurément plaire à tous ceux qui souhaitent replonger dans cet univers singulier.

Collaborateur du Devoir

LE JEU DE L'ANGE

Carlos Ruiz Zafón
Traduit de l'espagnol par François Maspéro
Robert Laffont
Paris, 2009, 544 pages

CAFARD

SUITE DE LA PAGE F 1

prudence, comme des revolvers chargés. «*Le drame de mes personnages, c'est de ne pas arriver à se soulager de leur passé*», reconnaît-il finalement. Cette femme violée par son gardien dans une prison en Iran et cet homme qui a sacrifié sa sœur par avarice sont tous les deux des porteurs obligés d'une violence qu'ils n'ont pas réussi à oublier ou à transcender. Selon Hage, il est possible de s'alléger dans l'immigration. Mais, pour cela, il est nécessaire

d'accéder à une vie meilleure, qui prouvera que tous ces déplacements valaient la peine d'être tentés.

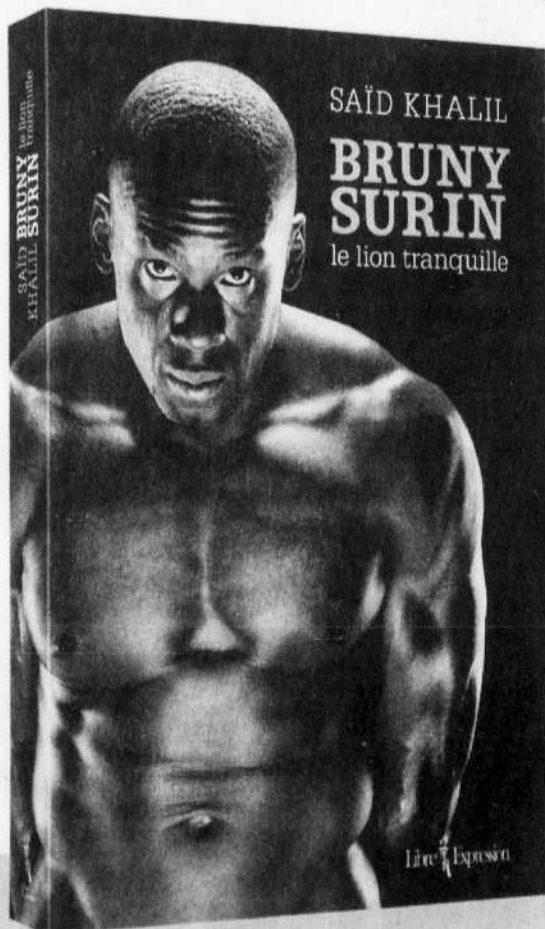
Le Devoir

LE CAFARD

Rawi Hage
Traduit de l'anglais
par Sophie Voillot
Alto
Québec, 2009, 389 pages

BRUNY SURIN.

Le désir. La détermination.
La puissance. La fougue.



En librairie dès maintenant

Saïd KHALIL

IL FAIT BON LIRE!

GRUPE LIBREX
Une compagnie de Québec Media
GROUPELIBREX.COM

Il s'est mis à dos Oprah Winfrey et les médias américains; son nouveau roman éclipse toute polémique.

L.A. Story
James Frey

«*Les personnages sont tous fascinants. C'est un roman remarquable.*»
René Homier-Roy, Radio-Canada

«*Roman kaléidoscopique, fascinant tourne-pages.*»
Christian Desmeules, Le Devoir

«*Il y a du rythme, du swing, c'est vraiment le fun.*»
Nathalie Petrowski, Radio-Canada

«*Sans hésiter et toutes affaires cessantes, c'est le livre qu'il faut lire.*»
Didier Fessou, Le Soleil

Flammarion

L.A. Story de James Frey (496 pages, 29,95\$)

Flammarion
Québec

LITTÉRATURE

Lettres à l'absent

Très forte, décidément, Myriam Beaudoin

Myriam Beaudoin revient avec *33, chemin de la Baleine*. Un troisième roman, enfin. Vous vous souvenez? «Retenez bien ce nom, vous le reverrez»: c'est ce qu'on vous avait dit à la parution de *Hadassa*, il y a quelques années.

Ce petit bijou d'écriture s'inspirait de son expérience d'enseignement du français dans une école juive orthodoxe. Outre son regard tout en nuances sur l'univers de petites filles appartenant à une communauté inaccessible, il y avait dans ce livre le récit d'une histoire d'amour



DANIELLE LAURIN

naissante, grandiose, impossible.

Après *Hadassa*, salué par le Prix littéraire des collégiens et le Prix des lecteurs France-Québec en 2007, on avait

quand même eu droit à un petit texte de l'auteure. Un petit texte remarquable, sur les amours adolescentes au féminin et la découverte de la sexualité, paru dans l'ouvrage collectif *Premières amours*, auquel collaborait aussi Nelly Arcan.

L'amour. L'amour est au centre de *33, chemin de la Baleine*. Où une vieille dame qui n'a plus toute sa tête, qui confond les morts et les vivants, replonge dans son passé. Par le biais de lettres d'amour qu'elle ne se souvient pas d'avoir écrites dans sa jeunesse.

Ces lettres, de plus en plus fiévreuses, désespérées, désespérées, sont adressées à son mari écrivain. Parti pour quelques mois à l'île aux Coudres, il n'est jamais revenu auprès d'elle, à Montréal.

Cinquante ans plus tard, elle l'attend encore. Eva attend son homme, tassée sur elle-même, dans son fauteuil roulant. Son rouge à lèvres déborde de partout autour de sa bouche ridée, sa robe est tachée. Elle a une moitié du crâne chauve, une oreille qui manque. L'image est saisissante; elle ouvre le roman.

Nous sommes dans une résidence pour personnes âgées. Ou un hôpital pour les fous. Peut-être les deux. Peu importe. Nous sommes dans un univers où la plupart des gens ont perdu leurs repères.

Heureusement, auprès de la vieille Eva, une préposée dévouée, pleine d'affection. Ce jour-là, un homme se présente. Un visiteur, enfin. Il s'appelle Jacques, son père vient de



© MARTINE DOYON

L'amour est au centre de *33, chemin de la Baleine*, le tout nouveau roman de Myriam Beaudoin.

mourir. Son père, c'est celui qui a abandonné Eva, sa toute jeune épouse...

Le fils connaît la suite de l'histoire, relatée à l'époque par les journaux, il sait le pourquoi de cet abandon. Pas nous, pas encore. Eva, elle, n'est pas certaine qu'il s'agit vraiment d'elle. Ni sur les photos, ni dans les lettres signées de sa main, que le fils, confondu par elle avec le père, lui offre en cadeau.

Ses yeux à elle sont fatigués, alors c'est lui qui lit, à voix haute. Et c'est bouleversant. Toutes ces lettres, écrites jour après jour, dans l'attente. Ecrites avec le cœur. Avec des mots simples; ceux d'une jeune femme issue d'un milieu ouvrier qui souhaite devenir l'épouse parfaite de son mari partout admiré pour son œuvre.

Elle respecte le besoin de solitude du grand écrivain, mais

ne peut s'empêcher de dire son manque de lui, sa peine. Elle compte les jours, les nuits qui la séparent de son retour. Retour dont la date est reportée d'un mois. Et qui finalement n'advient pas. Pourquoi?

Elle y croyait, pourtant. Le moment venu, le jour de la date annoncée, elle y a vraiment cru. Toute la journée elle a guetté la fenêtre, vêtue de ses plus beaux atours, pomponnée. Et le soir, quand elle s'est couchée, elle y croyait encore.

Même quand elle n'y a plus cru, quand elle a vu que son homme n'était pas là, elle a senti le besoin de lui écrire ceci: «Je n'ai gardé allumée que la lampe à huile pour que mon teint soit plus bronzé lorsque tu me trouverais endormie. Pour ne pas avoir le visage froissé au réveil, je me suis couchée sur le

dos. À six heures du matin, le soleil printanier avait pris ta place sur ton oreiller; un spectacle bien cruel.»

L'attente. L'attente sans rien au bout. Et les lettres, les lettres qu'elle continue d'écrire. «Je t'écris, car cela garde vivant et préserve notre mariage du néant. Je finirai bien par te faire revenir. Lis-moi encore.» Car c'est impossible. Impossible qu'il ne revienne pas. Il l'aimait, il la trouvait belle, il lui avait promis monts et merveilles, des voyages, des enfants, une famille... Elle s'accroche, elle écrit, même si elle n'envoie plus ses lettres.

Elle n'en finit plus de se morfondre, de se remettre en question, de s'autodénigrer, de se culpabiliser. C'est à elle-même qu'elle s'en prend, jamais à lui. Elle n'a aucune porte de sortie.

Il y a plus, aussi. Il y a les peines d'amour, qui existent depuis la nuit des temps. Et il y a la trahison amoureuse, l'abandon. Pis, il y a la lâcheté. La lâcheté d'un côté et l'attente éternelle de l'autre.

33, chemin de la Baleine remue beaucoup de choses. Beaucoup d'émotions. Et beaucoup de réflexions. Sur les rapports amoureux, la condition des femmes. Mais pas seulement. Sur la folie. Sur la mémoire et l'oubli. Sur la vieillesse.

Il faudrait parler aussi de la

reconstitution minutieuse de l'époque des années 1950, à travers les petits détails de la vie quotidienne relatés dans les lettres de l'amoureuse. Il faudrait parler du milieu artistique, à Montréal, dans ces années-là, de tous les clins d'œil concernant les grands créateurs du passé qu'on retrouve dans *33, chemin de la Baleine*.

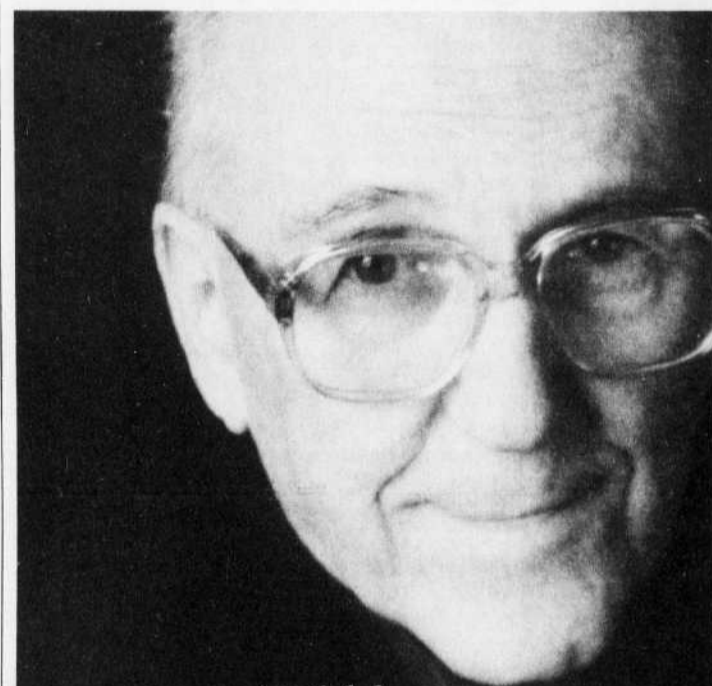
Tout cela rend plus réelle encore l'existence de cette vieille dame coupée de son propre passé, de sa mémoire. Bien que par moments cela nous pèse, tant on est suspendu à l'histoire, on a hâte de connaître la suite.

La suite, pourtant, on le sait bien depuis le début, sera dramatique. Mais étrangement, le sentiment qui demeure, à la fin, en est un d'apaisement. Il y a la vie qui bat, il y a la lumière, il y a l'enchantement. Très forte, décidément, Myriam Beaudoin.

33, CHEMIN DE LA BALEINE

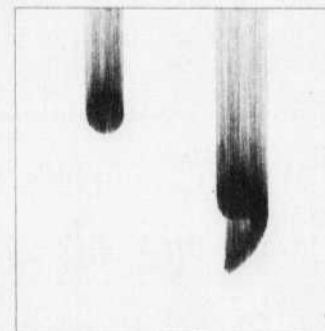
Myriam Beaudoin
Leméac

Montréal, 2009, 192 pages



Gilles
MARCOTTE
La littérature
est inutile

Gilles Marcotte



LA LITTÉRATURE
EST INUTILE

Boréal

COLLECTION PAPIERS COLLÉS

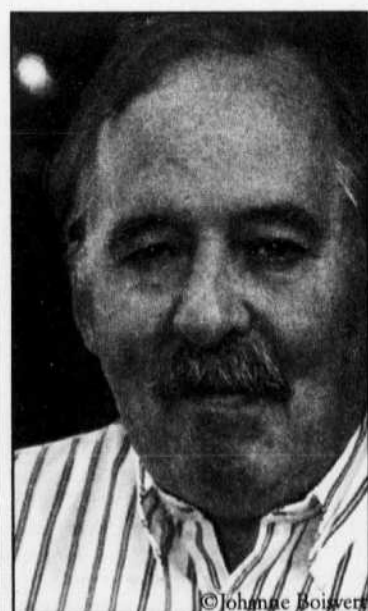
«La littérature est nécessaire, le livre de Gilles Marcotte en est la preuve.»

Yvon Rivard

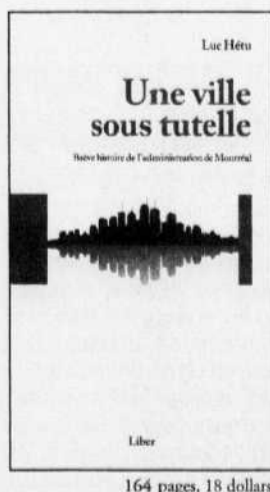
éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Luc Hétu

Une ville sous tutelle
Brève histoire
de l'administration de Montréal



© Johanne Boivert



164 pages, 18 dollars

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité



Cet exemplaire sera mis en vente
dimanche le 4 octobre
au 29^e Salon du livre ancien d'Ottawa.

514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue de La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca



Boréal

www.editionsboreal.qc.ca

LITTÉRATURE

CONTES

L'Acadie, neuve comme la mer

Un énorme et riche recueil de contes et de légendes rapaillé par Sylvain Rivière

MICHEL LAPIERRE

« Si c'est ça mon histoire, je refuse d'y croire... / Grand-Pré, tout un peuple qu'on a déporté... / Une page d'histoire qu'on a déchirée... / Comment savoir / Où se trouve l'Acadie? » Inspirés par un très conscient déni de la réalité, ces fragments d'une chanson naïve d'Angèle Arsenault sont peut-être l'expression la plus poignante et la plus moderne de la tragédie acadienne, sujet usé qui s'y renouvelle contre toute attente.

Leurs formules ramassées résument l'Acadie encore mieux que les belles pages d'Antonine Maillet sur l'ambiguïté d'une conscience nationale malheureuse. On trouve tous ces textes dans l'énorme et riche recueil *Contes, légendes et récits de l'Acadie*, de Sylvain Rivière.

Au moins la moitié du livre est consacrée aux réalités du passé plutôt qu'aux fictions qui défient le temps. C'est que, pour un peuple dépossédé, morcelé, dispersé, l'histoire elle-même se hisse au niveau du mythe.

Marc Lescarbot, qui a participé à la fondation de l'Acadie, contrée en partie imaginaire depuis l'expulsion par l'Angleterre, entre 1755

et 1762, d'un grand nombre de ses habitants au profit de colons britanniques, compte parmi les premiers historiens de l'Amérique du Nord et les premiers de ses poètes. Son *Histoire de la Nouvelle-France* (1609) contient en appendice *Le Théâtre de Neptune*, où un triton livre une prophétie à un sagamo.

Le fils du dieu des mers révèle au sage amérindien que le nom de ce dernier « retentira dessus les flots » pour rappeler à la postérité la rencontre merveilleuse entre l'homme du Vieux Continent et celui du Nouveau. L'anthologie présentée par Rivière renferme aussi un prolongement curieux de ces échanges culturels.

Un peuple poli et désespéré

Selon un récit d'Eloi DeGrâce, texte qui tient involontairement du conte, on entonnait au début du XX^e siècle, dans des réunions patriotiques, l'*Ave maris stella*, ce chant latin dédié à la Vierge Marie, « étoile de la mer » et patronne des Acadiens, le *O Canada* et le *God Save the King*. Cela fit dire à un journaliste « que nous étions, écrit DeGrâce, le peuple de la terre "le mieux pourvu en hymnes nationaux" ».

Honorer en même temps la mère de Dieu,

l'Acadie, le Canada et l'Empire britannique, pour ne mécontenter personne, n'est-ce pas la leçon d'un peuple poli et désespéré qui a beaucoup souffert? Le recueil contient d'ailleurs un extrait de *La Guerre de la Conquête*, de Guy Frégault, qui se termine par un précepte de l'historien québécois: « Aux Canadiens que menaçaient, en ces terribles années 1755, la conquête et ses suites inévitables, l'exemple acadien pouvait enseigner ce que signifie nécessairement la défaite. »

Malgré l'épreuve qu'ils ont subie et le très lent déclin de leur nation, la sérénité proverbiale des Acadiens ressemble à l'océan qui hante leurs légendes. Elle recrée sans cesse un pays, comme les vagues qui toujours renaissent.

Collaborateur du Devoir

CONTES, LÉGENDES ET RÉCITS DE L'ACADIE

Sylvain Rivière
Éditions Trois-Pistoles
Notre-Dame-des-Neiges, 2009, 902 pages



LITTÉRATURE CANADIENNE

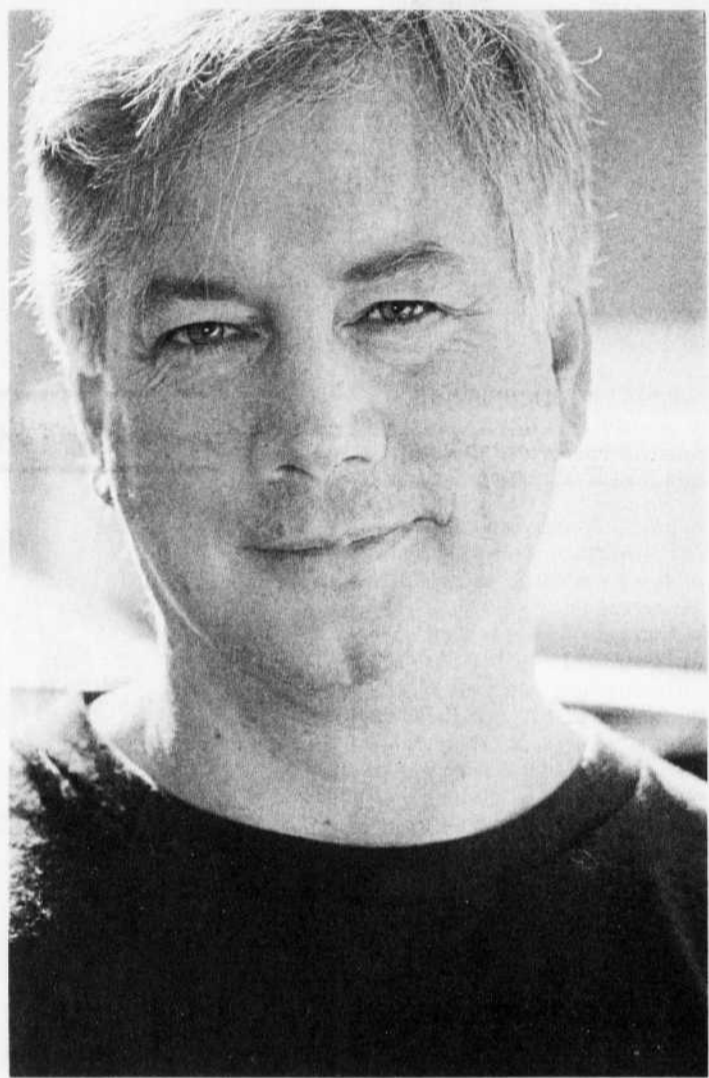
Il ne reste nulle part où aller sur cette terre

SUZANNE GIGUÈRE

Avec *Sointula*, du Canadien Bill Gaston, on découvre un écrivain au meilleur de sa forme, stimulant par l'exactitude de son observation de la comédie humaine, son esprit allègre et drôle. Récit de voyage, autobiographie et roman d'aventures tout à la fois, *Sointula* mêle habilement la réalité historique à la fiction, confronte le passé et ses conséquences pour tisser à travers des chemins narratifs déroutants une fresque pittoresque et intimiste.

« Il ne reste nulle part où aller sur cette terre. » Evelyn, Peter et Tom traversent une crise existentielle. Evelyn, fatiguée de vivre dans la brume des antidépresseurs dans sa riche résidence en banlieue de Toronto, quitte son mari pour se rendre sur la côte Ouest au chevet de son ex-amant, qu'elle n'a pas revu depuis vingt-cinq ans. La mort de cet homme ravive en elle le souvenir d'une autre disparition, celle de son fils Tom, dont elle est sans nouvelles depuis dix ans. Désorientée, elle vole un kayak et se lance dans une odyssée qui la conduira vers ce fils ténébreux, asocial, rebelle, « tout en épines et en arêtes vives », perdu dans le lointain et mythique village de Sointula, sur l'île Malcolm, au large de l'île de Vancouver, et que seul le chant des baleines épaulards apaise.

En route vers le nord, Evelyn rencontre Peter, un biologiste



L'écrivain canadien-anglais Bill Gaston

SOURCE RAINCOAST BOOKS

dans la cinquantaine attiré par le petit village côtier de Sointula, où au début du XX^e siècle des émigrants finlandais ont

établi une communauté utopiste. Sointula, en finnois, signifie « le lieu de l'harmonie ». Peter a choisi ce lieu pour entreprendre un voyage aux confins de lui-même. Il y a l'idée d'une utopie personnelle au centre du roman de Bill Gaston. Evelyn, Peter et Tom voudraient s'aimer, ils se manquent et se blessent. En psychologue des profondeurs, l'auteur navigue sous la surface de leurs émotions extrêmes.

Contrairement aux apparences, *Sointula* n'est jamais

sombre. Il y a beaucoup d'humour et d'ironie, d'irrévérence et d'espièglerie dans le roman de Bill Gaston, qui atteint par moments des hauteurs comiques irrésistibles.

Un roman passionnant

Il est impossible d'écrire sur la côte Ouest canadienne sans évoquer ses beautés naturelles, les vagues géantes du Pacifique, la luxuriance humide des forêts pluviales, la faune abondante sur l'île et dans les eaux. L'auteur, qui vit à Victoria, en retrace les contours, en restitue les ambiances de façon saisissante. Chaque chapitre est précédé de courtes histoires des Premières Nations de la Colombie-Britannique — traditions, spiritualité, guerres tribales — recueillies par les anthropologues américain Frank Boas et canadien Robert J. Muckle. Des extraits de *Lost Utopias* de Don Cutter nous éclairent sur les contacts des colons européens avec les autochtones de l'Amérique du Nord.

Si vous ne connaissez pas cet écrivain canadien de la même trempe que les David Malouf (Australien), Jonathan Raban (Grande-Bretagne) et Guy Vanderhaeghe (Canadien), n'hésitez pas à lire *Sointula*. C'est un roman passionnant et intimiste qui concilie gaieté et philosophie, rire et pensée. Il est admirablement traduit par Ivan Steenhout, pseudonyme d'Alexis Lefrançois, poète et traducteur littéraire, deux fois lauréat du Prix du Gouverneur général, catégorie traduction en français.

Collaboratrice du Devoir

SOINTULA

Bill Gaston
Traduit de l'anglais
par Ivan Steenhout
Éditions de la Pleine lune,
coll. «Miroirs»
Montréal, 2009, 504 pages

VERS UNE REDÉFINITION DE LA TÉLÉVISION



Avec *La télévision à l'ère d'Internet*, découvrez comment le modèle télévisuel se transforme, influencé par les nouvelles technologies et l'usage généralisé d'Internet, à un moment où les industries culturelles se mondialisent. Venez à la rencontre d'un auditoire nouveau, qui exige authenticité et réalisme dans leur soif de télé-réalité.

SEPTENTRION, Q.C. CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

ASSOCIATION NATIONALE DES ÉDITEURS DE LIVRES

POÉSIE

Exaltation des sentiments

HUGUES CORRIVEAU

Impossible de reprocher à Louise Marois d'avoir trop de simplicité stylistique dans son recueil intitulé « qui boit l'encre ». Bien au contraire, nous sommes conviés à un vortex incessant d'images et de métaphores en une cascade torrentueuse, essoufflante. Rien n'arrête l'auteure, qui veut traduire la tempête intérieure qui hante les deux protagonistes de son récit poétique. Elisa, dont le mari est mort lors de sa nuit de noces et qui ne s'en est jamais remise, Victor, le voisin lointain qui habite en face et qui l'aime sans retour.

Ils sont fous, littéralement pris par le paysage et par les sensations qui s'en dégagent. Ce même paysage qui est un autre personnage de cette histoire à la limite du possible. Et Louise Marois a l'audace de sa prose, en met et en remet, ce qui entraîne le lecteur dans un tourbillon qui le mène droit au cœur de la tornade, emporté qu'il est par cette excessive souffrance, cette solitude à deux, ces mutilations presque rituelles pour ressusciter la vie au bord de s'éteindre. À cet égard, « qui boit l'encre » est une grande réussite. Si on n'est pas habitué à tant d'éclat, il faut tout de même consentir au périlleux périple de cette tourmente. En musique on dirait furioso.

Elisa, devant son mari mort d'avoir trop bu de cidre de pomme, va en une nuit abattre les cinquante pommiers de sa terre et, plus tard, couper le lit en deux, dormant dans cette moitié de vie qui lui reste. Lui, la surveillant, la protégeant. Et si par hasard ils s'approchent trop près l'un de l'autre, les corps se blessent, les pieds ou les mains coupées par du verre. Par exemple, cette fois-ci, « sans prévenir, elle le prit de toutes ses forces et l'écrasa contre elle, brutalement, comme pour se blesser de lui ». L'image est forte et belle. Dit tout. Emporte l'adhésion.

Les scènes ne sont jamais banales, l'effet d'étourdissement



toujours efficace. Ainsi ce travail de deuil qu'entreprend Victor, qui creuse une fosse en forme de croix, alors que « pendant des jours, chaque matin, il rajou[te] un plein flein de pétales jusqu'à ce que la croix en soit bien remplie ». Un jour, au moment d'une rencontre, voilà qu'Elisa « garda une main contre sa nuque, porta le poids de sa tête puis passa sa langue sous l'épaisse paupière pour goûter aux images que l'homme, agité, décrivait avec peine ». Ils se voient mais s'éloignent toujours, et pour Victor, « de la savoir là tout près de lui, à l'ombre des tilleuls et des peupliers, devenait grand et cruel ». On est vraiment dans la maladie d'amour.

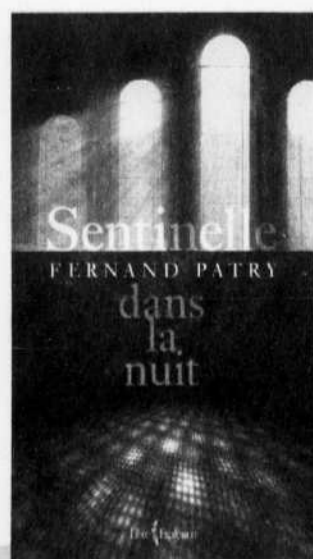
Les affres de la passion passent ici à travers une folie du langage qui témoigne avec force de sentiments exacerbés. Et cette exaltation irradie dans tout le livre jusqu'à l'exaspération. Car on peut ne pas admettre tant de morceaux de bravoure. Ce livre n'atteindra que ceux et celles que le débordement intéresse.

Collaborateur du Devoir

« QUI BOIT L'ENCRE. »

Louise Marois
Éditions de l'Hexagone,
coll. «Écritures»
Montréal, 2009, 96 pages

Pour croire en quelque chose



En librairie dès maintenant

Fernand PATRY

IL FAIT BON LIRE!

GRUPE LIBREX
Une compagnie de Québec Média
GRUPELIBREX.COM

EN BREF

La version papier triomphe toujours

Le livre numérique n'est pas à la veille de déclasser le livre de papier. Aux États-Unis, l'exemple du dernier ouvrage de Dan Brown, *The Lost Symbol*, en témoigne. Selon le *Los Angeles Times*, durant les premières 48 heures de la mise en vente de l'ouvrage, on avait annoncé que les ventes numériques avaient dépassé les ventes du livre en papier. Mais cet avantage a vite été perdu au profit de la version papier. Des deux millions d'exemplaires vendus depuis le 15 septembre, seulement

100 000 (5%) étaient en format numérique. — *Le Devoir*

Entente entre l'ANEL et l'UL

L'Association nationale des éditeurs de livres du Québec (ANEL) a conclu une entente avec la librairie universitaire Zone coopérative de l'Université Laval pour donner accès à son agrégateur de livres numérisés. Les quelque 1500 titres déposés dans cet agrégateur numérique seront disponibles pour les professeurs et les étudiants qui fréquentent cette librairie. — *Le Devoir*

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Un monde sans repos

Marie NDiaye capte des souffrances sans remède tant il règne d'absurdités

GUYLAINE MASSOUTRE

«J'aime que le livre relève de l'étrangeté» déclarait Marie NDiaye à la publication de *Rosie Carpe*, en 2001. Telle est bien l'impression que ses livres produisent, la bizarrerie de l'altérité et de la différence. Orgueilleux et arrogants, des personnages de haute stature y écrasent de frêles silhouettes, embarrassées mais tenaces, qui font un chemin héroïque, sans frémir longtemps de leurs blessures ni s'encombrer de sentiments.

Ainsi en va-t-il de la solitude, dans *Trois femmes puissantes*, un «roman» formé de trois nouvelles, que Gallimard a imprimé en gros caractères et qui se trouve en lice pour le prix Goncourt. Si peu d'écrivains font l'unanimité, NDiaye n'a cessé d'élargir son lectorat.

Dans le portrait qu'il a fait d'elle chez Textuel en 2008, Dominique Rabaté, universitaire bordelais, pointe finement la cause sociale des décalages qui font boiter les personnages, l'«impossibilité foncière d'appartenir à un monde stable, sinon par imposture». Il y a du conte, chez cette Française discrète, cachant sa force sous sa distinction prudente. Et il y a aussi de l'étonnement, non pas un malaise, mais la possibilité que sourde n'importe quand la honte des origines et d'un raccord immonde à l'humanité.

A 42 ans, elle a signé une douzaine de romans et récits, sans compter les nouvelles, six pièces de théâtre et trois textes pour la jeunesse. Quand Jérôme Lindon, des éditions de Minuit, la découvre à 17 ans, en 1985, c'est une lycéenne timide de banlieue qui sera distinguée pour *En famille* (1991) par l'essayiste Jean-Pierre Richard, dans *Terrains de lecture* (1996), et qui remportera le prix Femina en 2001. Elle vit actuellement à Berlin et dédie ce livre sombre à ses enfants.

Folie et sagesse

Substitutions, simulacres, mensonges, ressorts dramatiques et théâtraux vont de pair, chez elle, avec les changements de narrateurs, de points de vue. Dans *Trois femmes puissantes*, elle propose trois histoires sans lien anecdotique. De fortes émotions les relient pourtant, puisque ces trois femmes, dont l'une n'est vue que par le regard de son mari, y amènent dans leurs histoires singulières les puissantes charges émotives reliées à leur environnement.

Sont-elle des paratonnerres? Qu'éclatent des orages familiaux — drames privés de la jalousie et de la cruauté mentale, drames sociaux de l'émigration, drames toujours renouvelés de la misère humaine, de la faim, de l'exploitation et de la spoliation éternelles —, que de res-



C. HÉLIE GALLIMARD

À 42 ans, Marie NDiaye a signé une douzaine de romans et récits, sans compter les nouvelles, six pièces de théâtre et trois textes pour la jeunesse.

sorts pour l'injustice et l'impunité infinies!

NDiaye ne manque pas de situations où exercer son talent, sa vision. Dans *Trois femmes puissantes*, entre Dakar et la France, elle semble s'approcher toujours un peu plus d'elle-même, d'une colère intouchable et inextinguible, dont elle trace les contours à travers des situations entrevues, explorées en imagination et plausibles. En phrases heurtées, sensorielles, descriptives et souvent bouleversantes, elle campe des personnages impuissants qui, dans une misère humaine affolante, trouvent mille subterfuges pour ne pas désespérer du monde.

Échecs persistants

À l'hostilité répondent quantité de ressources intérieures, paradoxales, teintées d'irréalisme, mais imprégnées du courage d'aller au bout de soi. À l'abrutissement correspond la finesse, à la cruauté, la générosité sans borne. Dans cette joie un peu compliquée de vivre en ce monde, l'hallucination n'est pas le moindre ressort.

Les trois femmes puissantes de NDiaye seront toutes écrasées, finalement. Le décompte de la chance a pesé inexorablement. Mais dans l'intervalle, il y a un panache incongru à crâner, à relever le défi d'être soi-même. Que comprendre alors du bonheur, de la légèreté et de la paix, que contiennent en substance les moindres perfections entrevues dans la préparation d'un repas, sur le visage d'un enfant, dans un geste compatissant? La romancière fait côtoyer la dévotion et l'innocence, l'absurde et de soudaines responsabilités, le rêve avant le naufrage. C'est son charme: ressentir fortement la vie; confronter l'injustice avec une psychologie d'aujourd'hui; protester contre tout ce qui est minable. Mais aussi perdre ses repères et sentir que le prix de chacun va décroissant. Pensée

éclatée, chaotique; grotesque n'est pas loin.

Demeureront des personnages expressionnistes dans des situations nettes: un état des choses lamentables. Ces hommes libidineux, qui déversent leur violence amère, continuent, même une fois morts dans la fiction et oubliés sur un rayonnement, à nuire en pensée et à tourmenter les esprits qui les ont vus aller.

Collaboratrice du Devoir

TROIS FEMMES PUISSANTES

Marie NDiaye
Gallimard
Paris, 2009, 317 pages

productions et JULES à mes côtés... présentent

Il est où Ferdinand?

Journal d'un père orphelin



Spectacle littéraire avec le comédien Denis Lavalou

Mardi 13 octobre 2009 à 20h00 à la Librairie Monet

RSVP
514 337-4083
annepascal@librairie monet.com
Billets 15\$
Membre Carte LÉA 8\$

D'après un texte de l'acteur français Patrick Chesnais

Adaptation et mise en espace Marie-Louise Leblanc



Monet nous réinventons la librairie

Galeries Normandie • 2752, de Salaberry
Montréal, Qc H3M 1L3 • www.LibrairieMonet.com

BÉDÉ

La survie par le livre

FABIEN DEGLISE

C'est à la page 55 que la ligne de fond se dessine. «On a toujours rendez-vous avec les livres», lance alors, avec toute la sagesse de son âge avancé, la grand-mère de Philippe, le héros. Et elle ajoute: «Ils nous tombent entre les mains au bon moment.»

Deux phrases, deux vérités pour finalement deux livres: *Tuer Vélasquez* (Glénat Québec), récit intimiste du talentueux Philippe Girard qui contient en son sein un autre bouquin, *Panique à la Manic*, d'Harry Barnes, le père de l'aventurier Jack Bowmore, qui est entré dans la vie de l'auteur au moment où il en avait le plus besoin. C'est ce qu'on appelle une belle mise en abîme.

Nous sommes en août 1983, à la fin d'un été en pente douce et au début d'une série de changements: Girard, alors ado, fait face au divorce imminent de ses parents, il vient de changer de ville, d'école et de vie. Et forcément, pour cet adulte en formation, les temps sont durs.

Dans la tourmente, celui qui a donné vie dans le passé au nécessaire *Danger public*, coproduit avec Leif Tande, ou encore à *Une histoire de pêche*, va trouver un peu de réconfort dans des questionnements métaphysiques sur Picasso et Vélasquez, mais aussi dans la lecture de ce bouquin d'action que «[son] père lisait en 1910», dit-il. De grands pans des aventures de Bowmore et son fidèle compagnon Glenlivet, «à l'ombre des pics enneigés de la cordillère des Andes», viennent d'ailleurs rythmer ce voyage en cases et bulles dans le passé de Girard, dans ses douleurs et ses drames.

Drame. C'est bien de cela qu'il est aussi question ici. C'est que, pour bien faire, sa mère décide de l'inscrire dans un groupe d'ados pilotés par un dénommé Benoît, prêtre qui est présenté sur la quatrième de couverture comme «anticonformiste» et qui «fait réfléchir» le bédéiste «à ses valeurs». Une litote pour le moins étonnante: il s'agit en fait d'un véritable prêtre pédophile et abusif qui, quelques années plus tard, fera les manchettes en Europe pour des activités sexuelles douteuses avec ses «protégés».

On l'aura donc compris, le propos, en plus d'être introspectif, sensible et sombre, se montre aussi par moments percutant. Mais avec une retenue nécessaire, une poésie dans le découpage et une mise en scène intelligente qui font de l'ensemble une œuvre complexe, maîtrisée, mais également digeste, malgré la nature du propos.

Le Devoir

TUER VÉLASQUEZ

Philippe Girard
Glénat Québec
Montréal, 2009, 192 pages



SOURCE GLENAT QUÉBEC

Illustration de Philippe Girard pour *Tuer Vélasquez*

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 22 au 28 septembre 2009

ROMAN

- 1 COEUR TROUVÉ AUX OBJETS PERDUS**
Francine Ruel (Libre Expression)
- 2 HELL.COM**
Patrick Senécal (Aître)
- 3 L'ÉNIGME DU RETOUR**
Dany Laferrière (Boréal)
- 4 DOCTEURE IRMA T. 3**
Pauline Gill (Québec Amérique)
- 5 LA COMMUNAUTÉ DU SUD T. 4**
Charlaine Harris (Flammarion Québec)
- 6 LE JEU DE L'ANGE**
Carlos Ruiz Zafón (Robert Laffont)
- 7 L'ÉCOLE DES DIEUX**
Stefano Elio D'Anna (Le Jour)
- 8 LA TRILOGIE BERLINOISE**
Philip Kerr (Du Masque)
- 9 LE VOYAGE D'HIVER**
Amélie Nothomb (Albin Michel)
- 10 VENDETTA**
Roger Jon Ellory (Sonatine Édition)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 LE WHY CAFÉ**
John P. Strelceky (Dauphin Blanc)
- 2 LE GUIDE DE L'AUTO 2010**
Denis Duquet (Trécaré)
- 3 TROIS FILS ET UN ANGE**
Christian Tétreault (de l'Homme)
- 4 LE NOUVEAU PETIT ROBERT DE LA...**
Collectif (Robert)
- 5 ABDOS FESSIERS**
José Lavigne (de l'Homme)
- 6 SI J'AVAIS SU**
Roch Denis (Michel Lafon)
- 7 LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2010**
Collectif (Larousse)
- 8 MULTIDICIONNAIRE DE LA LANGUE...**
Marie-Eva De Villers (Québec Amérique)
- 9 MANGE PRIE AIME: CHANGER DE...**
Elizabeth Gilbert (Livre de Poche)
- 10 L'ART DE CONJUGUER**
Collectif (Hurtubise HMH)

JEUNESSE

- 1 LES SECRETS DU DIVAN ROSE T. 1**
Nadine Descheneaux (Boomerang)
- 2 FASCINATION T. 4: RÉVÉLATION**
Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)
- 3 NARUTO T. 43**
Masashi Kishimoto (Kana)
- 4 LES SORCIÈRES DE SALEM T. 1**
Millie Sydenier (Éditeurs Réunis)
- 5 VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE**
Linda Joy Singleton (ADA)
- 6 LES SANG D'ARGENT**
Melissa De La Cruz (Albin Michel)
- 7 SOIXANTE-SIX**
Michel J. Lévesque (Intouchables)
- 8 JOURNAL D'UN VAMPIRE T. 1**
Lisa Jane Smith (Hachette Jeunesse)
- 9 QUÊTE D'AUTOMNE T. 1**
Terie Garrison (ADA)
- 10 WILL GHONDEE T. 5: LA CHUTE DU...**
Louis Lymburner (Michel Quintin)

ANGLOPHONE

- 1 THE LOST SYMBOL**
Dan Brown (Doubleday)
- 2 ECHO IN THE BONE**
Diana Gabeldon (Doubleday Canada)
- 3 VAMPIRE DIARIES T. 1: THE AWAKENING**
Lisa Jane Smith (Harper Collins)
- 4 TWILIGHT**
Stephanie Meyer (Little, Brown & Co)
- 5 THE BRASS VERDICT**
Michael Connelly (Warner Books)
- 6 THE TIME TRAVELER'S WIFE**
Audrey Niffenegger (Vintage Canada)
- 7 DEAD UNTIL DARK**
Charlaine Harris (Ace Books)
- 8 THE GIRL WITH THE DRAGON TATTOO**
Stieg Larsson (Penguin Books)
- 9 THE ASSOCIATE**
John Grisham (Dell)
- 10 LOVE THE ONE YOU'RE WITH**
Emily Giffin (Griffin)

Jouez la carte de la culture!



QUEBECOR

présente le

25^e

Festival International de La poésie

Édition spéciale du 375^e anniversaire de Trois-Rivières

Du 2 au 11 octobre 2009

REPAS-POÉSIE

(RÉSERVATION RECOMMANDÉE)

- Au Four à bois** Dîner-poésie : 12 h - 3 et 5 au 10 oct.
Souper-poésie : 18 h 30 - 3 et 5 au 10 oct.
- Le Lupin** Dîner-poésie : 12 h - 4, 6 au 9 oct.
Souper-poésie : 18 h 30 - 3, 4 et 6 au 11 oct.
- Café Bar Zénob** Pique-nique-poésie : 12 h 3 au 11 oct.
- Maison de la culture** Pique-nique-poésie : 12 h - 3 au 9 et 11 oct.
Apportez votre lunch
- Saint-Germain Bistro** Souper-poésie : 18 h 30 - 3 au 11 oct.
- Le Sacristain** Tartines et poésie : 9 h - 5 au 9 oct.
Souper-poésie : 18 h 30 - 5 et 9 oct.
- Café le Bucafin** Dîner-poésie : 12 h - 5 au 9 oct.
- L'Essentiel** Dîner-poésie : 12 h - 3, 4, 5, 10 et 11 oct.
Souper-poésie : 17 h 30 - 3, 4, 10 et 11 oct.
18 h - 5 oct.
- Le Manoir du Spaghetti** Dîner-poésie : 12 h - 3, 4, 9, 10 et 11 oct.
Souper-poésie : 18 h 30 - 7, 8 et 9 oct.
- Le Rouge Vin** Souper-poésie : 18 h - 4, 7, 8, 9 et 11 oct.
- Il Circo Pâtes et Passion** Souper-poésie : 18 h - 7 au 10 oct.
- Le Bistro l'Ancêtre** Souper-poésie : 18 h - 6 et 7 oct.
- Art de ville** Thé-poésie : 10 h et 16 h - 3, 4, 10 et 11 oct.
- Café Morgane-Librairie Morin** Muffin-poésie : 11 h - 4 et 11 oct.

ATELIERS D'ÉCRITURE

- Café Morgane** 14 h et 20 h - 3 au 11 oct.
- Le Sacristain** 15 h - 6, 7 et 8 oct.
- Maison de la culture** 15 h - 3, 4, 6, 7, 9 et 11 oct.
- Musée des Ursulines** 14 h - 3, 4, 7, 8, 9 oct.

APÉROS-POÉSIE

- L'Embuscade Café Galerie** Scotch-poésie : 15 h - 3, 5 au 11 oct.
- Café Bar Zénob** Apéro-poésie : 17 h - 3 au 11 oct.
- Maison de la culture** Apéro-poésie : 17 h 3, 4, 5, 7, 8, 9 et 11 oct.
- De la coupe au livre** Jazz-vin-poésie : 17 h - 7 au 10 oct.
- Bar l'Hexagone/Delta** Apéro-poésie : 17 h - 8 au 10 oct.

LES DOUCES LECTURES

- Archambault** Un poète vous attend : 14 h - 10, 11 oct.
- Café Morgane-Librairie Morin** 15 h - 3 au 10 oct.
19 h 30 - 3 au 9 oct.
- L'Embuscade Café Galerie** Terrasse-poésie : 20 h 30 - 8, 9 et 11 oct.
- Art de ville** 20 h - 8 et 9 oct.
- Café Bar Zénob** 19 h, 20 h 30 et 23 h - 2 au 11 oct.

LES CONCEPTS

- Concert de Chloé Sainte-Marie avec l'OSTR**
Salle J.-A. Thompson
Dimanche 12 octobre 14 h 30
- Andrzej Stêts, ténor et Jean-Eudes Vaillancourt, piano**
Conservatoire de musique
Samedi 3 octobre 19 h

POÈTES INVITÉS

Prix de poésie 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1	Grand Prix Québecor du Festival International de la poésie 2009	DAOUST, Jean-Paul	*****							
2	Prix Félix-Leclerc de poésie 2009	LEBLANC-POIRIER, Daniel	**					**		
3	Prix Piché de poésie UQTR	BOULERICE, Simon	*					**		
4	Prix Félix-Antoine Savard	CHEVARIER, Corinne	*					**		
5	Prix Émile-Nelligan	LALONDE, Catherine						**		
6	Prix Jean-Lafrenière/Zénob	ELEUSIS	*****							
7	Prix International de Poésie Antonio Viccaro	BONI, Tanella (Côte d'Ivoire)	*****							
8	Gouverneur général du Canada	PLEAU, Michel	*****							
9	Terrasses Saint-Sulpice/Estuaire et Grand Prix Québecor du FIP 2001	DES ROCHES, Roger	***							
10	Prix Athanase-David	JACOB, Suzanne						**		
11	Prix littéraires de la Société Radio-Canada Poésie	AUDET, Martine	***							
12	Prix ANEL-AQPF 2008	ALAVO, Yves (Sénégal/Québec)	**							
13	Prix ABITIBI BOWATER	LEBEL, Carol	***							
14	Prix Théophile Gautier de l'Académie française	DAGTEKIN, Seyhmus (Kurdistan turc)	*****							
15	Prix Louise-Labé 2009 et Grand Prix Québecor du FIP-1997 et 2004	BEAUSOLEIL, Claude	***							
16	Premio Nacional de Poesia del Ministerio de Cultura	HERRERA, Fernando (Colombie)	****							

Grand Prix du FIP des 24 premières années 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

17	HÉBERT, Louis-Philippe (2008)	***								
18	OUELLET, Pierre (2007)	***								
19	LABINE, Marcel (2006)	***								
20	TURCOTTE, Élise (2002)	***								
21	DES ROSIERS, Joël (Haïti/Québec)(2000)	***								
22	MALENFANT, Paul Chanel (1998)	***								
23	THIBODEAU, Serge Patrice (1996)	***								
24	BROCHU, André (1995)	***								
25	DESGENT, Jean-Marc (1994-2005)	***								
26	DUPRÉ, Louise (1993)	***								
27	LONGCHAMPS, Renaud (1992)	***								
28	DESAUTELS, Denise (1991)	***								
29	CHARRON, François (1990)	***								
30	BROSSARD, Nicole (1989-1999)	***								
31	ROY, André (1987)	***								
32	DE BELLEFEUILLE, Normand (1986)	***								

Poètes québécois 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

33	ACQUELIN, José	***								
34	ANGUELOVA, Sonia (Bulgarie/Québec)	**								
35	AUGER, Steve	**								
36	BÉLANGER, Paul	***								
37	BERGER, Maxianne	***								
38	BERROUËT-ORIOL, Robert	***								
39	CATELLIER, Maxime	***								
40	DAVID, Carole	***								
41	DESPATIE, Stéphane	***								
42	FOURNIER, Danielle	***								
43	GENOIS, Normand	***								
44	GILL, Marlène	***								
45	LABINE-GAUDET, Isabelle	***								

Poètes québécois 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

46	LABRIE, Chantal	***								
47	LAUZON, Dominique	***								
48	LESSARD, Rosalie	***								
49	MONGEAU, France	***								
50	MORISSET, Jean	***								
51	HELPS, Anthony (Haïti/Québec)	***								
52	PRÉFONTAINE, Yves	***								
53	RENAUD, Alix (Haïti/Québec)	***								
54	RICHARDSON, Peter	***								
55	RIVERIN, Agnès	***								
56	ROBERT, Dominique	***								
57	ROY, Bruno	***								
58	SCHÜRCH, Franz	**								
59	STANTON, Julie	***								
60	THÉRIEN, Michel	***								
61	TREMBLAY, Martin-Pierre	***								
62	VENART, S.E.	***								

Poètes résidant ou ayant été publiés hors-Québec 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

63	CHIASSON, Herménégilde (N-B)	***								
64	CONN, Jan (Québec)	***								
65	DESROCHERS, Chantal (Ontario)	***								
66	DI MICHELE, Mary (Québec)	***								
67	LAVALLÉE, Loïse (Québec)	***								
68	MAYNE, Seymour (Québec)	***								
69	PAYETTE, Denis (Québec)	**								
70	RAÏCHE, Jean-Philippe (N-B)	***								
71	SWANNEL, Anne (C-B)	***								
72	VIOLY, Christian (Manitoba)	***								

Poètes internationaux 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

73	AL MASSRI, Maram (Syrie)	***								
74	ANDERSEN, Sejer (Danemark)	***								
75	ARAOZ, Graciela (Argentine)	***								
76	BORIN, Marie (France)	***								
77	CLAPÈS, Antoni (Espagne/Catalogne)	***								
78	COHEN, Sara (Argentine)	***								
79	DASS, Ram Yuyutsu Sharma (Népal)	***								
80	ELLENBOGEN, George (Etats-Unis)	***								
81	ESPINA, Eduardo (Uruguay)	***								
82	GAY, Maria (Mexique)	***								
83	GOMEZ, Giovanni (Colombie)	***								
84	GOVEA, Miguel Angel Leon (Mexique)	***								
85	HEREDIA, Cristobal Barreto (Mexique)	***								
86	JANGBU (Tibet/Chine)	***								
87	KAKPO, Mahougnon (Bénin)	***								
88	KAM, Sophie Heidi (Burkina Faso)	***								
89	KURAPPEL, Alberto (Chili)	***								
90	MARTIN, Jean-Claude (La Rochelle)	***								
91	MORALES, Andrés (Chili)	***								
92	OWEN, Jan (Australie)	***								
93	ROUGÉ, Erwann (France)	***								
94	SALVAT, Julienne (La Réunion)	***								
95	TCHIGRINE, Evguéni (Russie)	***								
96	VAN ROSSOM, Christophe (Wallonie-Be)	***								
97	VERHEGHE, Willie (Flandre-Be)	***								
98	VILLARREAL, José Javier (Mexique)	***								
99	ZOUËIN, Sabah (Liban)	***								

Autres invités 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

100	DYCK, Régina (Allemagne)	***								
101	LESSARD, Daniel	***								
102	REEVES, Hubert	***								
103	STÈTS (ténor)	*								
104	VAILLANCOURT, Jean-Eudes	*								
105	VOYER, Bernard	*								15 sept.

Info-Festival : 819 379-9813

Site Internet : www.fiptr.com

Vous trouverez notre programmation complète chez tous les hôtes du Festival.



Grande soirée de poésie Québecor

Samedi 10 octobre 14 h et 20 h.

25 poètes sur scène à la Maison de la culture. Prix 15 \$ taxes incluses.

Réservations billetterie de la salle J.-A.-Thompson entre 11 h et 18 h : 819 380-9797 ou billetterie@v3r.net ou 1 866 416-9797 (sans frais).

Conseil des arts et des lettres

Québec



Avec la participation de :

- Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine
- Ministère du Tourisme
- Ministère des Relations internationales
- Office Québec-Amériques pour la jeunesse



Patrimoine canadien Canadian Heritage



Québec bonjourquebec.com



Conseil des Arts du Canada



1634 2009 375 TROIS-RIVIÈRES



ORGANISATION INTERNATIONALE DE la francophonie

LE DEVOIR

LIVRES

BIOGRAPHIE

Bruny Surin ou le 100 m à la québécoise

LOUIS CORNELIER

Souvent considéré comme l'épreuve-reine des Jeux olympiques, le 100 m course est aussi le royaume des gros bras, de l'arrogance, du clinquant et, trop souvent, du dopage. Mais même dans cet univers, le Québec, une fois de plus, grâce à son champion Bruny Surin, s'est imposé comme une nation distincte à l'échelle du monde. «Être extraordinairement simple et attachant», selon les mots du journaliste Saïd Khalil, qui prête sa plume au sprinter pour lui permettre de raconter son parcours, Surin a appris à résister à l'intimidation, fréquente dans cette discipline, mais ne l'a jamais pratiquée lui-même. On peut dire que Bruny Surin, le lion tranquille, pour reprendre le titre de cette autobiographie, a incarné le 100 m à la québécoise: discret mais déterminé, diablement efficace et moins contre les autres que pour lui-même.

Né à Cap-Haïtien, où il a passé les sept premières années de sa vie en étant fasciné par l'esprit vaudou, Surin débarque à Montréal, avec sa famille, en 1975. Fils d'un mécanicien et d'une couturière, il s'adapte très vite à son nouvel environnement, sauf au froid. «Quand on jouait au hockey dans la rue, raconte-t-il, les autres enfants étaient toujours en colère parce que je déséquilibrais constamment les équipes en me retirant très régulièrement du jeu pour aller me réchauffer.» Ses parents s'adaptent aussi. Adeptes d'une éducation sévère, à la haïtienne, qui n'exclut pas une cor-



JIM YOUNG REUTERS

Bruny Surin aux Jeux de la Francophonie, en 2001

rection occasionnelle administrée aux enfants turbulents, ils élèveront Mireille, leur petite dernière née ici, à la québécoise, c'est-à-dire sans jamais lever la main sur elle. Bruny, qui n'a jamais été tenté par la délinquance, se souvient tout de même de ses petites frasques, comme celle consistant à aller sonner à la porte de Boule Noire, son presque voisin, avant de prendre ses jambes à son cou.

Élève des écoles secondaires Lucien-Pagé et Louis-Joseph-Papineau, des milieux difficiles se souvient-il, Surin pratique le basket, le triple saut et le saut en longueur. Il sera «découvert» par Daniel Saint-Hilaire, un entraîneur renommé et porté sur l'ésotérisme et la spiritualité. Surin, qui note cette particularité au passage, ne semble pas avoir trop donné dans cette voie. «Je dois à mes parents et à

l'éducation qu'ils m'ont donnée d'être devenu l'homme que je suis, dit-il. Et je dois à Daniel Saint-Hilaire d'être devenu Bruny Surin l'athlète.» Il se sépara de ce premier mentor en 1990, après avoir remporté une médaille de bronze au 100 m aux Jeux du Commonwealth.

D'abord surnommé «le petit» et ensuite «le pasteur», parce qu'il s'habillait chic, Surin, qui impressionne désormais par sa puissance sur la piste, est devenu «l'animal». Ses performances de la décennie suivante parlent d'elles-mêmes: quatrième aux Jeux olympiques de Barcelone en 1992; médaillé d'or au relais 4 x 100 m des Jeux d'Atlanta en 1996; deuxième, avec un spectaculaire chrono de 9,84 s, aux Championnats du monde de Séville en 1999; et régulièrement champion canadien pendant ces années. Il

connaîtra aussi des déceptions. Au 100 m d'Atlanta, il croulera sous la pression et, aux Jeux de Sydney, en 2000, une blessure l'empêchera de participer à la finale. Après l'échec d'Atlanta, il appellera chez lui pour prendre ses messages. «Je n'en avais aucun, se souvient-il. J'ai appris ce jour-là qu'on est terriblement seul dans la défaite.»

Réflexion sur le sport

Il faut aimer beaucoup le sport pour traverser avec plaisir les pages 55 à 147 de cette biographie. L'enfilade de résumés de performances qu'elles contiennent s'étire un peu et le style limpide et descriptif qu'elles empruntent ne brille pas suffisamment par son lyrisme et son entraînement, des ingrédients indispensables pour donner de l'étoffe au genre du témoignage sportif. On se réjouit donc d'arriver enfin à la seconde partie de l'ouvrage, dans laquelle Surin se livre à une réflexion sur son sport et ses héros.

«Le 100 m, explique-t-il dans une description bien sentie, c'est un homme seul face à lui-même, face au temps. Un couloir qu'il faut parcourir comme un long tunnel sans se soucier des autres, du monde extérieur, dans une quête presque mystique. Aucun artifice, le corps humain poussé à sa limite, mécanique huilée projetée vers l'absolu, la barrière qu'il faut briser.» Or, dans cette quête, la tentation de la tricherie guette sans cesse. Aussi, quand il parle de Ben Johnson, Surin, qui a subi les contrecoups des bêtises de son concurrent, n'est pas tendre. L'homme, dit-il, était hautain,

méprisant et refusait même des autographes à des enfants. En 1988, reçu en audience par le pape Jean-Paul II, il aurait été fâché que ce dernier le fasse attendre parce que «c'était l'heure du magasinage!»

Surin, toutefois, rejette les soupçons qui pèsent sur son idole Carl Lewis et sur son ami Linford Christie. Lui qui dit détester l'arrogance excuse même ce dernier, qui fut pourtant, dit-il, «le premier à jouer la carte de l'intimidation sur la piste». Ce qui le sauve, aux yeux de Surin, c'est qu'il «était sensible et généreux à l'extérieur des stades». Au sujet d'Usain Bolt, le nouveau dieu du stade, Surin s'enflamme. «Grâce à lui, lance-t-il, l'athlétisme entre dans une nouvelle ère où tout semble possible, sans le spectre du dopage. [...] On a tous envie que ce gamin de vingt-deux ans soit propre pour reprendre espoir, re-

commencer à croire.» Le fait d'avoir envie, toutefois, ne suffit pas, et le spectre maudit, malgré le souhait de Surin, continue de hanter cet univers, duquel se détournent de plus en plus les idéalistes du sport, qui rêvent moins de médailles d'or que de performances honnêtes.

Le magnifique portrait de Surin, signé Jean-François Bérubé, qui orne la couverture de cet ouvrage résume l'athlète. Il s'en dégage une belle puissance, canalisée dans un regard à la fois naïf, doux et déterminé. Surin est vraiment un héros sportif très québécois.

Collaborateur du Devoir

BRUNY SURIN,
LE LION TRANQUILLE
Saïd Khalil
Libre Expression
Montréal, 2009, 256 pages

LITTÉRATURE JEUNESSE

Que le meilleur vive!

CAROLE TREMBLAY

Dans *Hunger Games*, le jeu de télé-réalité qui donne son titre au thriller de science-fiction pour adolescents de l'Américaine Suzanne Collins, quand un joueur est éliminé, il l'est pour vrai. Il ne reste plus qu'à l'enterrer.

Les règles du jeu y sont simples: 24 candidats sont jetés dans une immense arène naturelle, dans ce cas-ci une forêt, et doivent utiliser toutes les stratégies possibles pour rester en vie, puisque seul le dernier survivant gagnera la partie.

Ce jeu cruel, auquel toute la population est tenue d'assister par écran interposé, se déroule chaque année sur le territoire de Panem, le pays qui s'est érigé sur les ruines d'une Amérique du Nord post-apocalyptique. Le Capitole, où siège le gouvernement totalitaire du pays, a mis ce jeu sur pied en représailles à une tentative de soulèvement populaire. Désormais, afin que tous se souviennent que le pouvoir n'appartient pas au peuple, chacun des douze districts doit fournir deux «tributs», un garçon et une fille entre 12 et 18 ans, pour le représenter aux fameux Hunger Games. Les volontaires ne se bousculent pas au portillon, les candidatures sont choisies par un genre de loterie nationale, selon un complexe système de pointage défavorisant, évidemment, les districts et les individus les plus pauvres.

Un roman d'action

Cette entrée en matière met la table pour un roman d'action enlevé, et le lecteur n'est pas déçu tant le récit fourmille de scènes de combat, d'alliances, de trahisons, de surprises,

d'émotion et de suspense. Les retournements et les rebondissements abondent, parfois au péril de la vraisemblance, mais on est emporté par le courant et, malgré quelques zones d'ombre dans le scénario, tout ce qu'on veut, c'est tourner la prochaine page pour savoir ce qui arrivera à Katniss, la participante de 16 ans à laquelle s'attache le récit.

La jeune fille, indépendante et déterminée, un modèle assez classique dans ce genre de littérature, est originaire du district 12, l'un des plus pauvres du pays. Dans son cas, ce n'est pas le hasard qui détermine sa participation au jeu, c'est un choix délibéré. Si l'adolescente se porte volontaire, ce n'est pas par envie suicidaire ou bravade inconsciente, c'est pour sauver sa fragile petite sœur de 12 ans, que le hasard de la loterie envoyait à l'abattoir. Il faut dire que la responsabilité de la famille incombe à Katniss depuis la mort de son père dans l'écroulement d'une mine de charbon. C'est elle qui subvient en grande partie aux besoins de sa mère dépressive et de sa petite sœur en braconnant dans les forêts qui s'étendent au-delà des frontières du district. C'est une archère redoutable. Ce talent, que la faim l'a forcée à développer, lui sera très précieux une fois descendue dans l'arène.

Sortie de son milieu un peu rustre, Katniss est emmenée au très moderne et flamboyant Capitole avec les autres candidats pour que les stylistes, entraîneurs et autres conseillers médiatiques la préparent au com-

bat, qui se déroulera non seulement dans l'arène mais aussi devant un public qui suit le spectacle sur écran. Elle découvre alors un monde d'abondance, de rivalités et de faux-semblants qui contraste avec celui dont elle est issue et met en lumière de manière criante les injustices du monde dans lequel elle vit.

Bien qu'ils soient fort pertinents, les thèmes de la surmédiatisation et du voyeurisme télévisuel, tout comme ceux des inégalités sociales et de l'abus du pouvoir politique, abordés par l'auteure, auraient pu être plus habilement intégrés à l'action. Ils semblent parfois un brin plaqés, comme une bonne volonté légèrement encombrante, et disparaissent un peu dans la brume quand le récit prend de la vitesse. Remarque, ce n'est pas un reproche. On ne demande pas forcément à la littérature d'être un traité de philosophie.

Montagnes russes

Suzanne Collins emmène ses lecteurs en montagnes russes dans le suspense et l'émotion, les faisant passer au fil des pages de l'angoisse à la com-

passion et de l'indignation à l'attendrissement. C'est déjà un bel exploit et, juste pour ça, la lecture en vaut largement la peine. Avis cependant à ceux qui ont tendance à développer des dépendances: les éditeurs se gardent bien de l'inscrire sur la jaquette, et c'est en tournant la dernière page qu'on l'apprend: *Hunger Games* est le premier tome d'une trilogie. Le prochain titre devrait paraître au début de l'été.

Pour les paresseux, eh bien, le film est en préparation. Même que la bande-annonce est déjà sur YouTube. On peut ainsi se faire une image mentale des personnages avant la lecture et être moins déçu quand on verra l'adaptation au grand écran.

Cette alliance entre Internet, le cinéma et la littérature est de plus en plus fréquente. Fiction polymorphe, interpénétration des genres, œuvre multi-plateforme? On ne sait plus comment appeler ça mais, une chose est sûre, le marché de la littérature jeunesse est en pleine mutation...

Collaboratrice du Devoir

HUNGER GAMES

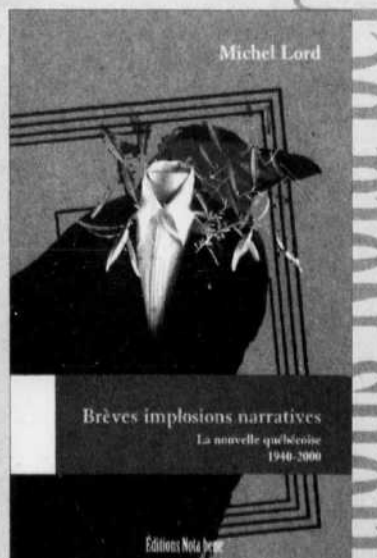
Suzanne Collins
Pocket jeunesse, 379 pages
À partir de 12 ans



Michel Lord

Brèves implosions narratives.
La nouvelle québécoise (1940-2000)

Le livre le plus complet sur la nouvelle québécoise. Un regard clair qui démontre en près de 400 pages le chemin parcouru par ce genre bref depuis 1940 jusqu'à nos jours.



Éditions Nota bene

Des livres pour savoir

Romain Gary (Emile Ajar)
La vie derrière soi

Les livres qui ne circulent pas meurent

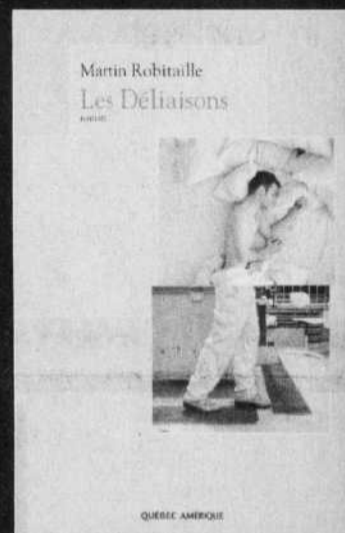
L'ÉCHANGE
707 ET 713 MONT-ROYAL EST
©MONT-ROYAL, 514-523-6389

Félicitations à Martin Robitaille

LAURÉAT DU
PRIX RINGUET 2009



Photo: Martine Doyon



«Martin Robitaille signe ici un premier roman nerveux et vivant, en phase avec la culture populaire de son époque.»

Le Libraire

Félicitations à Andrée A. Michaud

FINALISTE AU
PRIX SAINT-PACÔME
DU ROMAN POLICIER 2009



Photo: Martine Doyon



«[...] on est vite gagné par la langue envoûtante de Michaud, son rythme jazzé, ses personnages secondaires bien dessinés, son humour et les nombreuses références musicales et cinématographiques qui parsèment et scandent le roman.»

Eric Paquin, Voir Montréal



QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Quand la France monarchiste larguait le Québec

L'entreprise de réhabilitation de la France et de l'Amérique républicaines par l'historien Jean-Paul de Lagrave



LOUIS CORNELIER

Le 250^e anniversaire de la bataille des plaines d'Abraham l'a bien fait ressortir: les événements délicats de notre histoire ne souffrent pas une lecture unique. Même s'ils affirment n'y rechercher que la vérité, ceux qui s'en font les interprètes aboutissent à des conclusions différentes. Ces dernières n'ont certes pas toutes la même valeur — il y a, après tout, des critères méthodologiques qui permettent de les évaluer —, mais, même en ne retenant que celles qui sont valables, on obtient une irréductible diversité. On peut s'en désoler ou s'en réjouir, mais on ne peut, sauf à prôner la censure, y échapper, comme on n'échappe pas à la nécessité de choisir, au moins partiellement, son camp.

Avec *Les Robinson Crusoe de l'histoire. Essai sur la solitude du Québec*, Jean-Paul de Lagrave propose une interprétation originale des événements liés à la Conquête de 1760. Esprit républicain à la française, donc antimonarchiste et anticlérical, et partisan de l'indépendance du Québec, l'historien revient sur notre tragédie nationale à partir d'un angle inédit. «*Oui*, écrit-il, *en 1763 et 1783, c'était une nation de langue française que la mère-patrie abandonnait sur les rives du fleuve Saint-Laurent.*» La France, selon lui, nous a donc bel et bien largués à l'époque, mais cette France indigne n'est pas toute la France.

La France que l'historien accuse de lâcheté et de vil opportunisme, c'est la France de Louis XV et de Louis XVI, qui aurait pu sauver le Québec français, mais ne l'a pas fait. En 1763, le duc de Choiseul, négociateur de Louis XV, préfère la

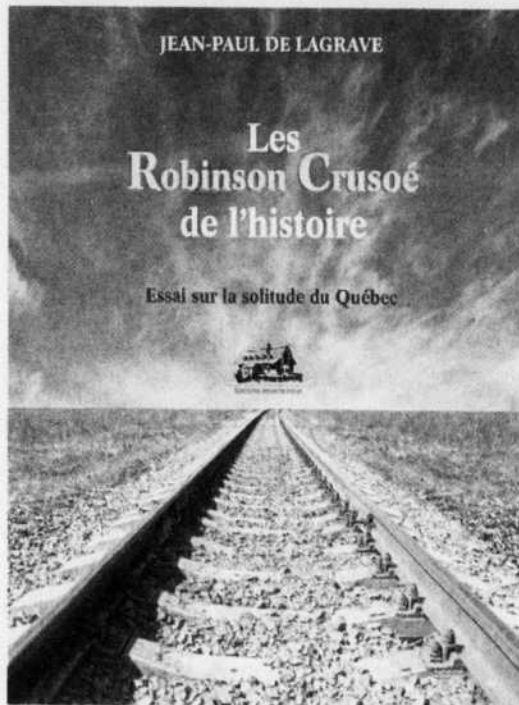
Guadeloupe esclavagiste au Québec parce qu'il a des intérêts personnels dans les exploitations sucrières des Antilles. Les Anglais, selon Lagrave, n'auraient pas détesté laisser le Québec à la couronne française pour contenir les colonies américaines. Premier abandon, donc.

Le deuxième se produit en 1783, avec la signature du traité de Versailles. Favorables à la libération de la province de Québec du joug britannique, les rebelles américains, financés par la France, se font mettre des bâtons dans les roues par Vergennes, ministre des Affaires étrangères de Louis XVI. Son objectif est clair: maintenir le Québec britannique pour faire sentir aux Américains qu'ils ont besoin de la France.

Le «double abandon» du Québec est donc attribuable à une France royaliste que les «historiens cléricaux du Québec» défendent pourtant par la suite. Ils choisiront plutôt, note Lagrave, d'accuser Voltaire et ses «quelques arpents de neige» tirés de *Candide*. Cette manœuvre idéologique vise à sauver l'honneur de la France de l'Ancien Régime et à discréditer le «message généreux et tolérant» des penseurs des Lumières.

Toute l'entreprise de Jean-Paul de Lagrave vise, au contraire, à réhabiliter l'honneur de la France et de l'Amérique républicaines dans ce dossier. Voltaire, explique-t-il, s'est attaqué avec force «*au maintien de l'esclavage dans les sucrières françaises*». Il a exprimé à maintes reprises son opposition à la guerre, notamment aux conquêtes militaires. Sa célèbre formule déjà citée aurait été, en fait, «*un blâme indirect des envahisseurs, sous forme d'une boutade*». Au Québec, François-Xavier Garneau avait compris cela, explique l'historien, dont l'argumentation dans ce dossier reste toutefois hypothétique. «*Il n'y a pas de doute*, écrit-il par exemple, *que si Voltaire avait été mis au courant du sort malheureux des habitants de la Nouvelle-France, il ne serait pas resté insensible à leur situation.*»

Jean-Paul de Lagrave montre aussi que les républicains américains comme Franklin et Paine,



privera de l'esprit des Lumières au profit d'une «*mentalité ecclésiastique*».

La visite de Charles de Gaulle, en 1967, marquera enfin les retrouvailles entre la France et le Québec. «*Il fallait bien que je parle aux Français du Canada, dira le général. Nos rois les avaient abandonnés.*» Le Québec, enfant abandonné, pouvait enfin pardonner. Mais en était-il capable, lui que 170 ans de cléricisme antirépublicain avaient anémié? L'audace du général, clairement indépendantiste selon Lagrave, a réveillé une partie du peuple et suscité la colère de ceux qui profitent de sa soumission.

Même si son livre parle du passé, c'est de l'avenir qu'il est ici question, lance l'essayiste. De cette histoire, Français et Québécois doivent comprendre «*qu'on ne peut être soi-même qu'à la condition de maintenir les valeurs, le mode de vie, la langue, la culture qui nous sont propres*». Ils doivent comprendre qu'ils ont besoin, pour ce faire, l'un de l'autre. «*La France dont on parle*, précise Lagrave, *c'est un grand principe, une vocation dans le monde et pour le monde, une vocation fragile, au demeurant, qui risque toujours de mourir quand elle est insuffisamment servie et qu'elle ne rencontre plus d'écho.*» Et cet écho, ajoute-t-il avec raison, «*c'est d'abord le Québec.*»

L'idée de cette nécessaire alliance entre la France et le Québec indiffère trop souvent les Français et choque même de nombreux Québécois, qui ne voient que des «*maudits Français*» dans leurs alliés principaux. Deux solitudes, a-t-on déjà dit pour résumer un autre dossier. Dans celui-ci, c'est l'amitié qui presse.

louisco@sympatico.ca

LES ROBINSON CRUSOE DE L'HISTOIRE

ESSAI SUR LA SOLITUDE DU QUÉBEC

Jean-Paul de Lagrave
Éditions Trois-Pistoles
Trois-Pistoles, 2009, 168 pages

POLITIQUE

Howard Zinn et l'Amérique d'un seul

MICHEL LAPIERRE

Le principal adversaire de Barack Obama serait, selon Howard Zinn, la mentalité américaine elle-même. L'historien, né à New York en 1922, considère le premier président noir des États-Unis, figure progressiste pourtant impensable il y a 30 ans, comme le prisonnier d'un système, ce temple que seule la dissidence pourrait ébranler.

Voilà le sujet de *La Mentalité américaine, au-delà de Barack Obama*, recueil de trois textes de Zinn, traduits en français pour la première fois. L'historien y signale que des mesures urgentes, comme la mise sur pied d'un régime public d'assurance maladie ou d'un programme de création d'emplois, coûtent énormément d'argent.

«*Si le gouvernement n'en a pas assez*, remarque Zinn, *c'est parce que le budget militaire draine à lui seul 600 milliards de dollars.*» Il touche là le fond du problème américain.

Présentée comme l'expression même du patriotisme, la politique étrangère l'emporte, aux États-Unis, sur la politique intérieure. Telle est la thèse de Zinn. Un peu simpliste à première vue, elle devient de plus en plus solide à mesure que l'historien rappelle que les relations avec l'ex-



L'historien Howard Zinn

terieur se sont traduites, depuis deux siècles, par un expansionnisme qui stimule la fierté nationale, voire le chauvinisme.

La puissance de leur pays aveugle tellement les citoyens moyens qu'ils acceptent, souvent après coup et sans trop de discussion, les visées planétaires de la Maison-Blanche au détriment de leurs intérêts matériels immédiats. La conquête de l'Ouest, faite contre les Amérindiens, et l'annexion violente d'immenses territoires mexicains sont devenues une épopée,

source d'une tradition conservatrice et populaire qu'Obama ne peut contrecarrer, même au nom du progrès social.

Tendance au consensus

Comme le souligne Zinn, il existe une fâcheuse tendance au consensus qui, dans l'opinion, mine tout espoir de résistance démocratique dès qu'il s'agit de questions de portée internationale. Si bien que même le Congrès n'intervient pas vraiment et donne au chef de l'État un «*assentiment obséquieux*». Cette situation, l'historien la juge d'une manière aussi brutale que convaincante: «*Lorsqu'on en vient à prendre la décision de faire la guerre, un régime monarchique ne serait pas différent d'un gouvernement représentatif.*»

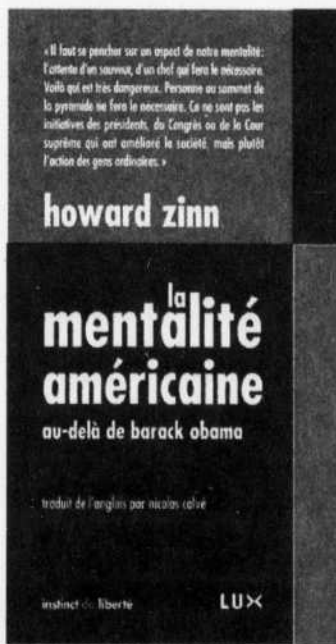
Pour remédier au conformisme de la mentalité américaine, Zinn appelle de ses vœux une reprise de la contestation des années 60 pour ouvrir la voie aux réformes qu'Obama, laissé à lui-même, resterait incapable de réaliser. Son souhait si candide, il le situe dans la ligne de l'essai *Sur la désobéissance civile* (1849), de Henry David Thoreau.

«*Tout homme qui a raison contre les autres constitue déjà une majorité d'une voix.*» Cet-

te phrase surprenante et magnifique de Thoreau confirme la pensée de Zinn. Elle est à l'origine de la très haute conception d'une démocratie sans cesse renaissante, idée qui devrait résumer l'espoir américain.

Collaborateur du Devoir

LA MENTALITÉ AMÉRICAINE

Howard Zinn
Lux
Montréal, 2009, 136 pages

BEAUX LIVRES

Les pionniers de l'architecture nouvelle

ISABELLE PARÉ

L'architecture actuelle caribbe aux espaces dépouillés, aux formes cubiques, au minimalisme. On ne réinvente rien. Tout cela était déjà dans les carnets de Mies van der Rohe, de Le Corbusier et d'Alvar Aalto, maîtres de la nouvelle architecture, dès la fin des années 20.

Les trois dernières publications de Taschen sur ces trois grandes peintures de l'architecture jettent un éclairage fascinant sur l'habitat d'aujourd'hui, en continuant à flirt avec le passé.

Bien que tous trois très différents les uns des autres, les trois hommes, nés à la fin du XIX^e siècle, ont chamboulé les codes de l'architecture et jeté les bases d'un art nouveau, militant pour l'épuration des formes et le décloisonnement des espaces. Des bases qui inspirent toujours les membres de leur confrérie un siècle plus tard.

Il est stupéfiant de voir que les premiers prototypes de gratte-ciel de béton enveloppé de verre, imaginés par Mies van der Rohe (1886-1969) dès les années 20, deviendront les symboles du style international et le fleuron de l'Amérique quelques décennies plus tard. Bien que longtemps boudé en

Occident pour avoir frayé avec les bolcheviques, Le Corbusier (1887-1965), avec ses théories révolutionnaires sur les nouveaux habitats, se montrait déjà préoccupé par les problèmes de la cité. Et cela, avant même que le mot «urbanisme» ne soit sur toutes les lèvres. Quant à Aalto, la marque indélébile qu'il a laissée sur le design intérieur n'est plus à démontrer. Ses constructions, comme la Villa Mairea (1939), rappellent combien le design actuel pige abondamment dans son vocabulaire organique, amoureux des lignes naturelles, du bois et du verre.

Le *Livre des lofts* s'intéresse quant à lui aux lofts, ces grands espaces industriels nés à New York dans les années 50, ultime habitat urbain créé par des artistes. Parions que Mies van der Rohe et Aalto auraient bien aimé.

Le Devoir

■ *Le Corbusier*, par Jean-Louis Cohen, 96 p.
■ *Aalto*, par Louna Lahti, 96 p.
■ *Mies van der Rohe*, Claire Zimmermann, 96 p.
Aux Editions Taschen, Cologne, 2009
■ *Le Livre des lofts*, Evergreen, Londres, 2009, 382 p.

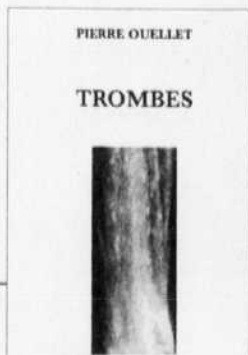
Les Éditions du **Noroît**

www.lenoroit.com



Comme une seule chair

Paul Chamberland



Trombes

Pierre Ouellet

GUY SCARPETTA
ENTRETIEN AVEC STÉPHANE LÉPINE
AUTOUR DE SON ROMAN
BIOGRAPHIQUE, **LA GUIMARD**
ÉDITIONS GALLIMARD

LE JEUDI 8 OCTOBRE À 19 h 30
À LA LIBRAIRIE GALLIMARD
3700, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
514 499 2012

Guy Scarpetta sera aussi à l'Université de Montréal le mercredi 7 et le jeudi 8 octobre. Pour information, visitez le www.gallimardmontreal.com

ACTIVITÉ GRATUITE

Librairie Gallimard